

Un homme las (le bleu de Bataille)

Paul Bélanger

Volume 43, Number 2 (252), May 2001

L'expérience mystique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (2001). Un homme las (le bleu de Bataille). *Liberté*, 43(2), 186–190.

Un homme las (le bleu de Bataille)

Paul Bélanger

L'homme était las, et son regard perdu dans le ciel semblait chercher l'issue qui lui ouvrirait des portes plus larges. La fatigue l'envahissait, la lumière du jour l'aveuglait, le bleu du ciel blessait ses yeux comme une opacité increvable. Depuis une heure, il scrutait les hauteurs, tandis que sa pensée s'égarait en conjectures, confrontant la couleur à sa douleur mélancolique, à sa blessure chronique.

Il vouait une haine indissoluble au moindre atome.

C'était un bleu impossible à reproduire parce qu'il ne représentait pas, n'inspirait pas. Toutefois, il conservait intacte sa volonté, et pour un moment une velléité de resplendir l'habita, coq parmi les astres. Il était fatigué de ce que le bleu lui masque l'infini.

Je ne saurais trop convaincre que cet homme me demeure à jamais mystérieux. Qu'il est un emblème mythique. Un mystique de la vie intérieure, des bourdonnements de l'âme qui appellent en nous le mal. Tel était, me semblait-il, le portrait de cet homme que j'observais à distance, tant sa vie intérieure dominait le réel :

une victoire décisive aussi bien que dérisoire. Il avait fait de l'écriture son véhicule et son corps. Comme si cela se désintégraît de l'intérieur.

Il maugréait des paroles sulfureuses, insaisissables, irreproductibles. Il savait qu'on n'avance pas dans la durée, mais qu'on se dégrade ; qu'on ne peut plonger dans sa durée sans un épuisement de son identité. Le tout autre : le gêneur exsangue à la parole tonitruante.

Quant à moi, je m'interrogeais sur cette logique burlesque, sans raison, en ceci qu'elle s'auto-détruit. Car c'est bien cela, le bleu de Bataille : la fascination déroutée de suivre une œuvre désœuvrée ; d'aller dans l'esprit spirituel d'une non-œuvre. Non la quête du héros courroucé, mais où la quête est le héros – ridicule vis-à-vis de lui-même –, et vouée dans son élan intérieur à sa propre négation. Je trouvais que c'était le fait d'un burlesque absolu et vrai. Ainsi, ce n'était pas le sexe pour le sexe, il n'était que l'élément fondateur de la course du mal. Le mal et la vérité étaient donc indissociables.

Cette pensée l'anéantissait, et il voulait voir, plus loin que le bleu, ce qu'en lui il savait infini. Il songea alors que le métier de comédien de théâtre aurait pu lui convenir. Et qu'est-ce encore que le ravissement, si le corps exulte des larmes, et que celles-ci sont le lit de l'homme. Sa bataille, toute intérieure, cependant bouleversait le monde.

Je ressentais tout à coup de la compassion vis-à-vis *l'homme-las*. Sa tête pointait toujours vers le haut, le regard égaré dans quelque rêverie. Il avait tout abandonné, ou bien tout l'abandonnait. Le ciel ne lui renvoyait aucun signe. Pilleur de l'héritage, il pensait que le neuf devait défier toute invention. Rien de possible. L'histoire avait épuisé l'histoire.

Ces questions impitoyables, il ne cessait d'en faire le tour. Il rêvait de s'asseoir, enfin, pour toujours, tout en sachant que le mouvement est sa condition même, que nul abandon ne peut en lui-même trouver l'issue qui le chasse. Et tout en étant présent, il

rêvait que le ciel l'avale. Il trouvait là du charme, le champ nouveau où il pourrait épanouir sa pensée exigeante. Une éthique. Finalement : l'histoire et le mouvement de sa propre agonie. Le monde n'est pas si vaste après tout, pensait-il, que sa vérité contingente contient. Comme si le corps, dans son expression extrême, était voué au mal, qu'il se muait vers une vérité hors de portée. Il eût espéré davantage : non l'espace ouvert qu'il contenait en lui-même, mais le témoignage fiévreux de sa déroute.

C'était cela : des bleus livrés en fragments ; la mort, le sexe, le temps.

À peu près chaque fois, si je tentais d'écrire un livre, la fatigue venait avant la fin. Je devenais étranger lentement au projet que j'avais formé. J'oublie ce qui m'enflammait la veille, changeant d'une heure à l'autre avec une lenteur somnolante. Je m'échappe à moi-même et mon livre m'échappe ; il devient presque entier comme un nom oublié : j'ai la paresse de le chercher, mais l'obscur sentiment de l'oubli m'angoisse.

Et si ce livre me ressemble ? si la suite échappe au début ; l'ignore ou le tient dans l'indifférence ? étrange rhétorique ! étrange moyen d'envahir l'impossible ! Reniement, oubli, existence informe, armes équivoques... la paresse elle-même utilisée comme énergie imbrisable¹.

Je tenais cela pour de la véritable littérature-à-l'estomac. Le sexe, la mort, le temps. L'essence même d'un combat dont on sait à l'avance qu'il nous vaincra. Je me demandais comment parler de ce bleu, et chaque fois il me glissait entre les doigts. Au fond, pensais-je, c'est moins du bleu dont il faut parler que du mouvement qui en incarne l'essence.

Et si l'on sombre dans une passion pathologique – toute passion serait nécessairement morbide –, les larmes sont de la joie pure. Par conséquent, je ne pouvais écrire moi-même le livre impossible à écrire, sinon dans la suite des jours, et pour moi seul, plus loin de la douleur qui contamine le corps et le tue. Le texte ne pouvait être que sans suite. Sans lien entre toutes ses

¹ Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1943.

parties. Autrement que sur le chemin obscur de ma propre vie. Néanmoins, je constatais de nouveau que le désordre est l'ordre même de la création, et que sitôt le ciel observé, tout l'abîme intérieur l'envahit et l'avale à son tour.

Incidemment, je me demandais comment traiter ce monde à mon tour, puisqu'aucune histoire ne peut vraiment en rendre compte. Devait-on aller jusqu'au blanc, et comment parler de ce blanc, sinon qu'en une épopée silencieuse. D'où le paradoxe. Je me tus.

Il était las. Il n'avait pas dormi, il n'avait rien promis. L'aube était venue en même temps que le soupçon. Son souci résidait dans ce soupçon. Il faut être absolument hérétique, et résister, jusqu'au destin, au destin lui-même. Il sentait que cette position limite lui permettait de vivre encore un peu. Après tout, continuer n'impliquait aucune nécessité. Il fallait vivre, d'abord vivre. Partout, dans l'expression inachevée de son visage, il voyait son animalité. Le pouvoir qu'elle avait, de le manger.

Il se sentait, et d'une façon exacerbée, comme quelqu'un qui eût contenu toute la littérature guerrière, de Homère à Flaubert, toute une armée disponible cette fois pour sonder son propre mal, qui échappe aux yeux de tous. Et ce bleu, qui ne va pas céder, l'enveloppe mortelle de mes jours, pensait-il. Ainsi formulait-il le problème du mal dans l'ordre de la transcendance. Et si plus avant nous croisons *Les larmes d'Éros* ou *L'histoire de l'œil*, nous sentons un mélange, un refus et une ambition, dont aucune partie ne peut exclure l'autre. En fait, ce serait la rencontre absolument violente de l'autre, tel qu'en lui il se sait souffrant et malheureux. Avec l'espoir qu'au terme s'éclaire l'expérience intérieure.

Ainsi, tout homme est sacré, et le sexe en est la révélation : de l'expérience et de l'expression humaine. Non comme un salut, plutôt comme une fatalité. Ses sentiments lui prouvent que la raison est incapable d'aboutir à cette expression. Et en toute logique, sa compréhension. D'ailleurs, il n'attend pas tant la

compréhension que la révélation. Et le bleu du ciel lui restera à jamais obscur.

C'est cela, pensais-je, le bleu de Bataille : la résonance mélancolique de l'oublié.

L'érotisme est la mort. Non sa transposition : une histoire vieille comme la mort.